

Avant-propos

En rentrant de mon travail, un samedi après-midi de juin, je crus apercevoir mes deux enfants, parmi d'autres, sur la place de l'église. Ce n'était pas la coutume, alors je descendis vite de ma deux chevaux et me précipitai dans ma maison. Mon mari était là, installé dans son fauteuil Voltaire, absorbé par ses mots croisés, son passe-temps favori, tout en fumant sa pipe. Me voyant affolée, dans un nuage de fumée bleutée odorant l'Amsterdamer, il me rassura avant que je l'interroge :

— Les enfants sont sur la place avec leurs jouets, aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'une copine de Stéphanie. En allant chercher le pain, sa mère a invité nos enfants à rejoindre Marie-Pierre et comme elle semblait si ravie, je n'ai pu qu'accepter.

Inquiète, j'allais les retrouver discrètement car j'estimais mes enfants âgés de cinq et huit ans trop petits pour rester sans la surveillance d'adultes. Ma surprise fut grande. Je fis une simple apparition sans les interrompre, ils cabriolaient et jouaient si bien. La petite place généreusement fleurie et sécurisante était devenue un univers pour enfants où étaient rassemblés poupées, dînettes, poussette, panoplie d'infirmière pour les filles et ballons, baby-foot, panoplie d'indiens, playmobils ou camions pour les garçons. Une vraie fête improvisée où jaillissaient éclats de rire, exclamations exprimant la joie de vivre. Un intense bonheur. Les yeux de mes enfants brillaient ainsi que ceux de tous. Je ne les avais jamais vus aussi heureux. Je m'éloignai à pas de loup tout en essayant de me souvenir de mes plaisirs d'enfant. Jamais je n'avais partagé de véri-

tables jeux, de si merveilleux moments avec mes camarades de classe quand j'avais huit ans.

A force d'y songer, je finis par comprendre que je devais cesser de me creuser l'esprit. La providence n'offre pas les mêmes bonnes choses à tous, mon chemin de vie était dissemblable. Et là, à partir de ce moment, je décidai de retracer ma vie d'enfant, d'adolescente et de jeune femme. Comment y parvenir ?

En parler ne m'apportait qu'un soulagement temporaire et non définitif, alors il me vint une idée. Une idée qui envahissait mon esprit depuis des années et qui ne demandait qu'à voir le jour : écrire un livre-témoignage. J'avais tant de choses enfouies à exprimer, à extérioriser et à extirper pour me libérer. Ainsi, j'ai écrit ce livre pour faire part de mon expérience fructueuse, malgré ma souffrance morale au cours de mon enfance et de mon adolescence assassinées vécues toutes deux sans père et en présence d'une mère indifférente.

Tous ceux et toutes celles qui ont été privés de tendresse, d'affection et de respect lors de ces périodes décisives me comprendront. Je souhaiterais pouvoir leur transmettre la volonté de s'en sortir, de trouver le bonheur, de réussir leur vie d'adulte et de parents aimants, aimables et respectueux.

Tous ceux et toutes celles qui ont eu une enfance et adolescence heureuses réagiront, j'espère, et réfléchiront en se disant : quelle chance nous avons eu d'avoir été des enfants désirés et aimés de nos parents ! Une base solide pour devenir une personne saine, équilibrée, épanouie, capable de faire face aux aléas de la vie sans tomber dans le désespoir.

Pourquoi et comment devient-on un jour, drogué, délinquant, alcoolique ou dépressif ? Après avoir analysé et observé des êtres en état d'extrême souffrance, comme moi je l'ai si longtemps été, je me suis rendu compte que bien souvent il s'agissait d'ex-enfants ou d'ex-adolescents

incompris, maltraités, rejetés de leurs parents ou plus rarement, surprotégés. Et là, ils se sont sentis démunis ou étouffés, soumis à autrui, sans valeur, avec la perte de confiance en eux. Ils n'ont pas pu trouver en eux la force et la volonté de s'en sortir ou comme moi, n'ont pas su frapper à la bonne porte au bon moment.

Renoncez à la drogue, à la délinquance, à l'alcool, au désespoir, aux tentatives de suicide. Ne croyez pas que votre passé est irréversible car « rien n'est jamais foutu ». Un psychanalyste médiatisé, Boris Cyrulnik l'a écrit dans un de ses ouvrages intitulé : *Les vilains petits canards*. Je l'ai vérifié avec un immense bonheur. Bonheur que j'ai acquis en partie grâce à cette citation, en laquelle j'ai cru comme deux et deux font quatre. Comme moi, dites-vous que vous pouvez vous créer un nouveau prototype si vous en avez la volonté et le désir. Soyez déterminé et persévérant pour vous accomplir en âme libérée, pour le devenir de vous-même et de votre progéniture.

Il est difficile de donner ce que l'on n'a pas reçu, mais on se doit d'atteindre cet objectif. Tout est possible si on y croit dur comme fer et si on le veut très fort. Chacun peut y parvenir. Croire en soi, croire en un présent meilleur puis en un avenir de plus en plus serein, suivre son chemin unique, écouter sa conscience, sa petite voix intérieure et ne jamais rien faire contre son gré pour faire plaisir aux autres. J'ai lu et relu avec attention *Les forces de vie*, de Martin Gray. Cet homme exceptionnel au destin tragique a fait naître en moi l'envie de me battre et m'a donné le goût de l'espérance. On se doit de devenir soi-même. Paraître, ce n'est pas vivre pour soi. C'est vivre pour les autres contre son gré, c'est passer à côté de sa propre vie. Alors, apprenez à devenir vous-même, à être vous-même l'acteur de votre vie pour ne plus paraître et vous accéderez au bonheur que vous méritez. Le bonheur est le but de la vie de chacun d'entre nous et est accessible à tous ceux qui

décident d'être heureux. Oui, le bonheur est toujours possible. A vous de jouer !

Ainsi, je vous laisse découvrir le récit d'Isabelle. Un récit dans lequel chacun des chapitres représente une pièce du puzzle représentant le théâtre de ma vie.

L'Enfant-cible

Chapitre 1

Yvette connut une enfance heureuse, entourée d'un bon père et d'une bonne mère. C'était une enfant désirée, adorée de ses parents et de tous, ayant reçu l'affection que tout enfant mérite recevoir pour construire son édifice social. En apparence ! L'esprit de famille était à l'honneur dans cette famille très religieuse. Yvette était une jolie petite fille, mignonne, aux longs cheveux châtain foncé séparés par deux nattes. Elle était consciencieuse, studieuse, très bonne élève, souvent la deuxième ou troisième de sa classe. On l'admirait. Bien que ses parents aient été de modestes cultivateurs, Yvette était toujours coquette, tirée à quatre épingles. Pleine de vie, épanouie, elle respirait la santé. Le bonheur se lisait dans ses yeux.

Elle semblait ne manquer de rien, ni moralement, ni matériellement. Les tantes paternelles lui offraient des présents, des poupées de collection à suspendre, des jeux de construction en bois. Les amis de la famille lui donnaient souvent des friandises. Consommateurs de chocolat Poulain, ses parents lui faisaient parvenir par la poste les traditionnels albums d'images. Fidèles aussi à l'une des plus anciennes marques françaises d'entremets, ils lui permettaient là encore de compléter les albums d'histoire naturelle, à l'aide des superbes images couleurs contenues dans les boîtes. Cela lui faisait une petite collection fort enrichissante, satisfaisant le plaisir des yeux et de l'esprit des petits et des grands. Yvette se plaisait à lire et relire les commentaires qu'elle récitait presque sur le bout des doigts.

C'était une petite fille modèle. Apparemment, sa famille l'aimait, s'intéressait à elle, l'écoutait, jouait avec elle. Elle ne pouvait qu'être fière de cette enfant si douce, si belle et si intelligente. En grandissant, Yvette obtenait tout ce qu'elle demandait. Son père ne lui refusait rien, pliant et cédant sous l'insistance et les caprices de sa fille. Quant à sa mère, elle n'avait pas droit au chapitre. En 1947, c'était encore la loi du plus fort qui était appliquée. Yvette recevait de son papa beaucoup d'affection, de caresses et d'amour pour contribuer à son bonheur d'enfant. Acceptée par sa mère, elle était surprotégée par son père.

Elle vivait dans une petite ferme au fond de la campagne avec ses parents et son jeune frère Pierre. Comment aurait-elle pu s'ennuyer dans ce petit hameau situé à quelques kilomètres d'un village paisible ? Il y faisait bon vivre, virevolter, gambader, courir l'été. L'hiver près de la cheminée, son père la prenait sur ses genoux tout en lui racontant des histoires d'enfants ou les contes de Perrault. Que ce devait être beau et bon de se sentir aimée, écoutée, choyée ! L'air pur de la campagne, les gazouillis et le chant des oiseaux, les cris des animaux domestiques, tout laissait imaginer le bonheur que pouvait y trouver Yvette. Un bonheur inépuisable, imprenable, tous les bienfaits de la nature. Quel rêve pour un enfant !

Qu'il était magnifique, ce domaine rural situé sur une colline boisée et composé de dépendances éparses, de la maison natale ardoisée, en pierres de taille épaufrées, aux fenêtres ogivales et aux volets bleu gentiane ! La façade était abondamment recouverte de vigne vierge et les visiteurs étaient accueillis de chaque côté de la porte à double battants, par Madame Hardy et Yolande d'Aragon, deux rosiers odoriférants, le premier aux fleurs blanches et le second rose lumineux.

En entrant, une grande pièce, servant de cuisine et de salle à manger, aux murs noircis par la fumée de la cheminée, laissait apparaître une peinture ocre, très écaillée.

Chaque chose prenait place. Au fond, un grand placard contenait la vaisselle non fragile, un buffet deux corps en chêne assorti à une table ronde recevait la porcelaine et l'argenterie. Une cuisinière à bois de marque « Chappée » couleur bronze trônait au milieu. Une grande armoire en noyer, un lit d'une personne en fer forgé peint et un coffre à bois vermoulu occupait le reste de l'espace.

La chambre d'Yvette, peinte en bleu azur, avait sur les murs des photos de famille sépia et des tableaux religieux suspendus de chaque côté de son lit. Sur la fausse cheminée en marbre étaient alignées des poupées de collection protégées de la poussière par les emballages en plastique transparent. Sur la commode, un globe de verre mettait en valeur la couronne de mariée de sa mère et un vase en laiton recevait la mitraille de ses parents. Sur une table de toilette en loupe d'orme, reposaient une grande cuvette en faïence bleue et un broc de style anglais assorti. Deux hautes armoires en cerisier, rehaussées d'une corniche sculptée et une table ronde en chêne clair munie de deux allonges complétaient l'ameublement.

La chambre des parents était étroite, sombre et humide. Sur les murs tapissés de papier fleuri et moisi, étaient accrochés des tableaux mariaux comme dans chacune des pièces de cette maison. Un très grand et impressionnant représentait le Christ dans un cadre à la marie-louise dorée. Sur deux consoles étaient posés des chandeliers de bronze ayant appartenu à plusieurs générations. Un crucifix à la tête du lit se reflétait dans une imposante glace sculptée, bordée d'une dorure appliquée. Ces pièces avaient un pavage ancien, rouge brique, rugueux, difficile à nettoyer.

Pierre n'avait pas de vraie chambre comme sa sœur. Faute de grives, il devait manger des merles et vivre dans un local adjacent, exigü et non chauffé qu'il habitait de l'extérieur. Sur les murs de béton brut, étaient aussi affichées des images religieuses et sa photo d'enfant gracieux.

Sur le haut de son armoire, une dizaine de statuette mariales en albâtre et quelques lampes à pétrole fort anciennes s'alignaient. A la tête de son lit, un brin de buis béni accompagnait une croix du Christ posée sur une sellette. Au sol, pas de pavage de luxe mais une chape de béton.

Au-dessus du logement familial, un grenier non aménagé recelait les vieilleries d'antan, la récolte de reinettes du Canada pour l'hiver ainsi que l'ail rose de Lautrec, les échalotes et les oignons jaunes.

Juste avant de franchir la cour pierrée, à gauche de la colline, un majestueux chêne, dit grand seigneur, offrait un point d'ombre sous lequel s'asseyaient parfois les maîtres de maison, les jours de canicule. A droite, en contrebas et au dos des écuries, un assortiment de pommiers, de poiriers et de bigarreaux formaient comme un mini verger clos par des barbelés et une barrière faite de bois de châtaigner. Devant la maison, passait un chemin privé, mal empierré et rempli d'ornières. En le traversant, on accédait à l'immense jardin potager. Quel merveilleux jardin ! La mère d'Yvette savait tout y faire, des semis jusqu'aux plantations d'arbustes. Elle greffait à la perfection à l'aide de son traditionnel mastic marron. Yvette l'aidait parfois à ces minutieux travaux ou lors de la récolte des fruits et des légumes. Le jardin était un lieu sacré et béni. Béni par le buis imposant, enraciné depuis des décennies et qui y prospérait généreusement. C'était là qu'on trouvait les principales ressources végétales pour nourrir la famille. Cet endroit ne ressemblait à aucun autre. On aurait dit une œuvre créée par un horticulteur floriculteur tant il était agréable de s'y promener et de s'y laisser emporter. Des petites allées séparaient les légumes des fleurs et des arbres. L'ensemble formait un tout contrastant et harmonieux, d'une incontestable beauté du printemps jusqu'à l'automne.

Yvette aimait le contempler, passait des heures à sentir, à admirer la magnificence des fleurs et la splendeur de la flore : une bordure de pivoines roses, de majestueuses tulipes jaunes et rouges, des campanules, des giroflées, des pieds d'alouette, des pensées jaunes et noires, des clarkias attirant les insectes pollinisateurs, les papillons et les abeilles. Ses fleurs préférées étaient les lys, de par leur richesse en coloris et leur variété de formes, comme le spectaculaire lys du Japon aux larges fleurs blanches.

Près d'un mirabellier, un lilas blanc et un autre pourpre offraient leur spectaculaire floraison. Yvette s'arrêtait plus longtemps devant les glaiëuls aux longues hampes, puis admirait les roses Baccara rouges et parfumées. Les capucines orangées et les pétunias omnicolores abondaient de fleurs le long de l'allée qui menait à la cave. Au-dessus de la porte de cette dernière, retombait une généreuse glycine mauve de Chine.

L'attrait visuel du jardin était rehaussé par un point de mire placé dans un angle, un énorme seringat blanc aux effluves dominant toutes les autres exhalait un arôme délicat. Yvette éprouvait un certain plaisir à le cueillir. Avec ses petites mains d'enfant de sept ans, elle confectionnait de magnifiques couronnes dont émanait un enivrant parfum.

Entre ce spectacle fantastique et l'enchantement de couleurs et de formes apparaissait le jardin potager et fruitier. Ici, une planche de carottes de Colmar, là, une de navets et une de poireaux monstrueux d'Elbeuf. Plus loin, quelques pieds de Montfavet montraient leurs fruits rougis. Pour aérer le tout, des pieds de violet de Provence, un de rhubarbe et un d'oseille prenaient place ici et là. Un rang de persil frisé dégageait une senteur se mêlant à celle du thym, de la ciboulette et du romarin. Dans un coin, rampaient les fraisiers entourés de cassissiers, de framboisiers et de groseilliers. Dans un autre, un cognassier, un cerisier, deux pruniers et un poirier doyénné du comice